

—Zibara, tu es bon, dévoué à ton maître, Dieu te bénira ; il t'accordera des jours heureux.

—Si Sidi Renaud est repris vivant, Zabira sera heureux, maîtresse, répondait le petit garçon en mettant la main sur sa poitrine.

On arriva à l'endroit où Renaud avait été enlevé par les Oulad-Delim ; les traces des Maures étaient encore visibles.

On releva également celles de la caravane de Ben Kedda.

Pendant que Ben Rabbah avec quelques hommes suivaient ces dernières, le gros de la troupe s'avancait avec Blanche en se guidant sur les marques laissées par les Maures.

Un soir, les vedettes signalèrent le campement de ces derniers à une demi-journée de marche. On n'alluma pas de feu par crainte d'être aperçu. Les sentinelles furent augmentées : elles eurent ordre de redoubler de vigilance.

Le vieux Ben Diffar dit à Blanche, frémissante d'anxiété :

—Madame, je comprends votre impatience de courir sur ceux qui retiennent votre mari prisonnier, mais la plus grande prudence est nécessaire ; si les Oulad-Delim devinent en nous des libérateurs, ils égorgent votre mari et prendront la fuite ; nous devons tenter de les surprendre, d'arriver sur eux à l'improviste.

—Oui, Ben Diffar, je sens que vous avez raison, je me confie à votre grande expérience des choses du désert ; pardonnez à mon inquiétude, à mes craintes. . . Si nous allons arriver trop tard, si. . .

Un bruit à peu de distance du campement lui coupa la parole.

Ben Diffar mit un doigt sur ses lèvres, pour inviter la jeune femme au silence.

Il se glissa hors du campement, pour reconnaître la cause de ce bruit.

Son fils surgit soudain devant lui.

Il désigna un bouquet d'arbustes à cent pas.

—Ben Kedda est caché là avec ses guerriers, dit-il. Il veut essayer de sauver celui qui lui a rendu sa femme et ses enfants enlevés par moi comme otage, il veut risquer sa vie et celle de ses guerriers pour arracher Sidi Renaud à la mort, Sidi Renaud qui l'a guéri, lui et les siens.

—Ben Kedda marche dans la voie de Dieu. Va lui porter le salut de Ben Diffar.

—Qu'il ordonne à ses guerriers de ne pas se montrer, de ne faire aucun bruit et qu'il vienne auprès de moi ; nous déciderons de ce qu'il convient de faire.

Ben Diffar pria Blanche de se rendre sous sa tente. On lui ferait connaître la décision prise par les chefs.

Il fut décidé que, guidés par Zabira qui désignerait la tente d'Ibrahim, Ben Kedda et Ben Rabbah partiraient au milieu de la nuit et qu'ils essaieraient de pénétrer par surprise dans le campement des Maures.

Les guerriers touareg suivraient, puis, la caravane, à distance.

Ce plan fut aussitôt mis à exécution ; il fut facilité par l'absence de lune.

Les Nomades savent empêcher leurs méhara de beugler, de pousser le moindre cri ; ceux des Touareg sont particulièrement dressés à ce silence propice aux surprises nocturnes.

Ben Kedda et le Chambâ mirent pied à terre près du campement d'Ibrahim. Enveloppés dans leurs burnous noirs, ils rampèrent vers la tente du Oulad-Delim.

Le nègre Zabira les guidait, sa peau couleur de nuit le faisait invisible. Il rampait comme un serpent, ses bras maigres allongés sur le sol.

Au moindre bruit suspect, il s'arrêtait, demeurait immobile comme une pierre.

Les deux hommes réglèrent leurs mouvements sur ceux de l'enfant.

Il atteignit la tente d'Ibrahim, la plus grande du campement.

Un chien gronda, Zabira retint son souffle.

L'animal gronda plus fort. Le nez sur le sol il flairait la piste du nègre. Il en prit le contre-pied et arriva sur Ben Kedda. Il allait s'élaner en poussant un aboiement furieux. Il n'en eut pas le temps. Le Touareg lui enfonça son poing gauche dans la gorge, et, du bras droit, lui entoura le cou. L'avant-bras du guerrier touareg portait un bracclet.

Il n'avait pas retiré son poing de la gorge de l'animal qui retomba mort.

Zabira, pendant que se passait cette scène silencieuse, coupait avec un poignard une corde de la tente, soulevait un peu l'étoffe en poil de chameau et se glissait à l'intérieur.

Il ressortit bientôt et rampa vers ses compagnons :

—Sidi Renaud est toujours enchaîné à un piquet. Il m'a vu entrer et n'a pas bougé. Je lui ai donné mon poignard en mettant un doigt sur mes lèvres. Il m'a remercié du regard.

—C'est bien, Zabira, dirent ses compagnons. Suis-nous.

Ils sortirent du campement avec les précautions prises pour y entrer et regagnèrent l'endroit où leurs méhara était couchés.

Les guerriers touareg avançaient dans l'ombre, silencieux, à peine visibles.

Ben Kedda leur donna ses instructions à voix basse.

Ils s'éloignèrent, disparurent dans la nuit.

Ben Rabbah observait les étoiles.

—Dans deux heures il fera jour, dit-il au Touareg.

—Marchons, répondit Ben Kedda.

Ils arrivèrent au campement des Maures, le traversèrent au galop de leurs méhara renversant tout sur leur passage ainsi qu'un ouragan.

Des cris retentirent de toutes parts.

Déjà les deux guerriers étaient dans la tente d'Ibrahim, tranchaient la tête du Maure, renversaient la femme d'un coup de plat de sabre, soulevaient dans leurs bras Renaud qui avait coupé ses liens, le hissaient sur un méhari et, hurlant, brandissant leurs lances, s'élançaient au galop.

En vain les Maures tentèrent de s'opposer à leur fuite, ils tombaient sous les coups du Touareg et du Chambâ.

En même temps les guerriers voilés, comme un vol de corbeaux, s'abattaient sur le campement en poussant des cris féroces et pointant leurs formidables lances.

Rien ne leur résista. Les Maures surpris furent tous égorgés ; ils tombaient comme les épis sous la faux du moissonneur.

Le sable jaune du désert se couvrit de flaques de sang. Dans l'air montèrent d'âpres senteurs et des râles d'agonie.

Pendant une heure les Touareg lancèrent leurs méhara à une allure folle, vertigineuse. Leurs burnous noirs se soulevaient et battaient comme des grandes ailes d'oiseaux de proie.

Ils arrivèrent à l'endroit où Ben Diffar, Blanche et le gros de la caravane étaient postés en réserve.

Cet éloignement avait été convenu entre les chefs afin que Blanche ne fût pas témoin du massacre.

—Les chrétiennes souffrent de voir couler le sang, avait dit Ben Diffar.

Renaud était presque nu. Du plus loin qu'il l'aperçut, Ben Diffar s'élança au-devant de lui, lui jeta un riche burnous sur les épaules et d'une voix inspirée :

—Dieu a fait un miracle en ta faveur, Sidi, dit-il en lui prenant la main.

—Dieu m'a retiré des mains de mes ennemis ; que Dieu soit loué ! répondit Renaud gravement.

—Dieu a fait plus pour son serviteur, reprit le caïd. Il veut, dans sa bonté, que tu revoies ceux que tu as aimés, que tu as oubliés. . .

—Je n'oublie pas mes frères, caïd ; je saurai prouver ma reconnaissance à ceux qui m'ont sauvé la vie.

—Tes lèvres ne laissent jamais passer que la vérité, Sidi, ton cœur est pur, mais Dieu me charge de te faire souvenir de ce que tu as oublié par sa volonté.

—Dieu est le seul grand miséricordieux, Sidi. Dieu a fermé ta mémoire sur ton passé afin que tu ne succombes pas aux souvenirs des tortures qu'il t'avait envoyées comme épreuves ; tes épreuves sont finies et Dieu va souffler sur ton front obscurci.

—Que veux-tu dire, caïd ? questionna Renaud, les yeux fixés sur les prunelles de feu du vieil Arabe.

—Je veux dire qu'il va déchirer la voile qu'il a étendu pour toi entre le présent et le passé ; je dis qu'il veut que tu te souviennes de ton pays, de celle que tu y as laissée et qui, depuis dix-huit ans, pleure ta mort.

—De qui veux-tu parler ?

—D'une jeune femme qui partageait ta couche, Sidi. D'une jeune femme aux cheveux d'or, aux yeux clairs comme l'eau des sources, d'une jeune femme que tu aimais, d'une Française que tu as épousée quand tu étais Français.

—Quand j'étais Français !

Et Renaud, tremblant de tous ses membres, le front humide, répétait :

—Quand j'étais Français ! . . . Une jeune femme aux yeux clairs ainsi que l'eau d'une source ! . . . Ma femme . . . ma femme qui me croit mort et qui pleure !

Il cacha son visage dans ses mains.

Le caïd reprit :

—Oui, Sidi, de ta femme qui se consume de l'impatience de se jeter dans tes bras, d'arroser de larmes de joie ton visage.

Renaud releva la tête, ses regards s'emplissaient d'une lumière étrange, ses lèvres frémissaient.

—Ma femme . . . murmura-t-il encore

—Ta femme qui est là, que j'ai amenée auprès de toi, ta femme, Sidi, que tous ceux que tu as aimés et servis ont prise sous leur protection. . . Tu me reconnais, je suis Ben Diffar des Chambâs.

—Voici mon fils Ben Rabbah, et Ben Kedda, chef des Touareg illoggar.

—Je vous reconnais tous, mes amis, répondit Renaud en tournant les yeux vers ceux qui s'avançaient en même temps que le vieillard.

Ben Diffar écarta la draperie d'une vaste tente.

Blanche de Pervençère, en une toilette parisienne, apparut sur le seuil. Elle se jeta dans les bras de son mari en s'écriant :